

« Une fois que la division du travail a été entièrement établie, il n'y a qu'une infime partie des besoins d'un homme auxquels le produit de son travail peut pourvoir... Ainsi chaque homme vit d'échanges, ou devient dans une certaine mesure un marchand, et la société elle-même devient proprement une société commerçante. »

Adam Smith (1776 : 25)

CHAPITRE 1

LE RÔLE DES PRIX DANS UNE ÉCONOMIE MARCHANDE

Accroître la richesse de la nation, augmenter la quantité de biens nécessaires, commodes ou agréables dont disposent les hommes, telle est la fin que l'économie politique s'assigne dans la seconde moitié du 18^{ème} siècle. Smith nous assure que la liberté est le plus sûr moyen de réaliser ce dessein ; les lois et les règlements que les gouvernements européens ont cru bon d'édicter pour favoriser le développement économique l'ont freiné alors que le jeu des mécanismes du marché aurait assuré la prospérité.

Le but poursuivi n'est plus de renforcer la puissance et l'autorité du souverain mais d'améliorer le sort de ses sujets. Mais comment atteindre cette fin ? Reprenant un thème ancien, Smith soutient que les progrès de la richesse ont pour origine l'accumulation du capital dont dépend le nombre de travailleurs productifs et la division du travail qui détermine leur productivité. Cette idée définit la place spécifique qu'occupe Smith parmi les classiques.

Malthus, Ricardo et John Stuart Mill raisonnent dans un monde où la rareté des ressources naturelles borne la croissance. Le développement conduit à un état stationnaire. Il ne faut pas en conclure que ces classiques sont pessimistes ; ils soutiennent que seul le progrès technique, qui résulte lui-même des découvertes scientifiques, permet de reporter indéfiniment les limites du développement. Pour Smith, au contraire, plus l'économie croît, plus elle peut croître : l'augmentation des richesses, en élargissant le marché, permet d'approfondir la division du travail et d'augmenter la production. Mieux, l'invention de nouvelles machines, facteur décisif dans l'accroissement de la productivité du travail, est l'effet de la division du travail. La rareté des ressources naturelles freine la croissance, mais son influence peut être contrebalancée par les effets de la division du travail. Smith souligne que dans des États comme l'Angleterre et les Pays-Bas, où le développement économique est ancien, le produit continue à croître plus rapidement que dans des pays comme la France où le revenu par tête est plus faible

Dans une société avancée, chaque individu ne produit qu'une faible partie des denrées qu'il consomme. Il attend d'autrui les biens dont il a besoin. Le problème est alors de savoir sous l'effet de quelles forces la production s'ajuste pour satisfaire les besoins. On peut concevoir une société où le souverain serait chargé d'apporter une

solution à ce problème. À la fin du 18^{ème} siècle, l'idée que l'État doit réglementer les marchés, fixer de justes prix et assurer l'approvisionnement, est largement répandue. C'est sur elle que s'appuient les politiques que les gouvernements français et anglais mettent, alors, en œuvre. En particulier, on admet que le souverain se doit, au moins, d'assurer la subsistance de ses sujets.

Nombreux furent les économistes qui combattirent cette tradition et qui s'efforcèrent, comme Turgot en France, de briser les entraves à la liberté du commerce. Smith s'inscrit clairement dans ce courant et reprend à son compte les arguments qui avaient été avancés en faveur du *Laissez-passer, Laissez-faire*. Il apporte, cependant, une contribution nouvelle en expliquant le rôle que jouent les prix dans l'allocation des ressources. C'est sur cet apport que l'on s'appuie habituellement pour justifier l'idée que Smith est le fondateur, sinon de l'économie politique, du moins de l'école classique.

1. La division du travail et le développement des économies marchandes

L'accroissement de la richesse résulte de l'accumulation du capital et de la division du travail. Pour Smith, ce dernier facteur est décisif. Le capital est un fonds des salaires qui permet de subvenir aux besoins des travailleurs durant le processus de production. Son accumulation permet d'augmenter le nombre de travailleurs productifs mais laisse inchangée leur productivité. Le savoir-faire et l'habileté des ouvriers sont les effets de la division du travail. Trois mécanismes sont, ici, à l'œuvre : l'accroissement de la dextérité de chaque travailleur, la diminution des temps morts et l'invention de nouvelles machines.

1.1. Les effets de la division du travail sur sa productivité

C'est dans les petites entreprises, où tous les ouvriers sont rassemblés dans le même atelier, que l'on perçoit le mieux les effets de la division du travail. Smith illustre son propos par la description d'une fabrique d'épingles où les dix ouvriers qui sont employés, produisent beaucoup plus de biens que s'ils travaillaient séparément. En réduisant l'activité de chaque homme à une opération simple, la division du travail accroît son habileté. En supprimant le temps perdu par chaque travailleur quand il passe d'une occupation à l'autre, elle augmente sa productivité.

Son argument le plus original, mais sans doute aussi le plus fragile, est que l'introduction de nouvelles techniques de production et l'invention de nouvelles machines sont l'effet de la division du travail. Quand l'activité de l'ouvrier se réduit à une seule tâche simple, il y attache toute son attention et imagine facilement des méthodes plus commodes pour exécuter son ouvrage. Smith pense qu'une partie des machines employées dans les manufactures où le travail est le plus parcellisé, furent inventées par de simples ouvriers. Mais, d'autres machines ont été conçues par des ingénieurs ou par des hommes de science. On pourrait penser que leur invention n'est pas l'effet de la division du travail. Il n'en est rien. Quand la société progresse, la spéculation devient l'activité exclusive d'une classe particulière d'hommes. Souvent, ces savants se spécialisent dans un domaine particulier ce qui accroît l'efficacité de leurs recherches. La division du travail augmente leur productivité comme celle d'un simple ouvrier.

Pour Smith, les progrès de la richesse trouvent leur origine dans la division du travail. Il reste, cependant, sensible aux effets négatifs de la parcellisation des tâches et fut sans doute le premier à dénoncer les effets du travail en miettes. « Dans le progrès de la division du travail, l'emploi... de la grande masse du peuple, vient à se borner à un très petit nombre d'opérations simples... Mais l'intelligence de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonnée par leurs emplois ordinaires. L'homme qui passe toute sa vie à accomplir un petit nombre d'opérations simples... n'a point d'occasion d'employer son intelligence, ou d'exercer ses capacités inventives à trouver des expédients pour surmonter des difficultés qui ne se produisent pas. Il perd donc naturellement l'habitude d'un tel effort, et devient généralement aussi bête et ignorant qu'une créature humaine peut le devenir. » (Smith, 1776 : 877) L'État doit intervenir en faveur de l'éducation des gens du peuple. Il doit les encourager et même les obliger à acquérir, durant l'enfance, les parties essentielles de l'éducation : savoir lire, écrire et compter.

1.2. L'origine de la monnaie

Pour que la division du travail s'approfondisse, il faut que les modalités de l'échange se transforment, que les hommes renoncent au troc direct et qu'un bien, la monnaie, devienne le seul moyen de paiement. Supposons qu'un individu produise une denrée dans des quantités qui excèdent ses besoins. Il souhaite en échanger le surplus contre un autre bien. Il est peu probable qu'il rencontre un homme qui souhaite céder le bien qu'il demande et acquérir celui qu'il offre. Si les individus n'acceptent en paiement que les biens qu'ils consomment, seul l'échange direct est possible ; mais le troc implique une double coïncidence des désirs qui est improbable.

La thèse de Smith est que cette difficulté a été surmontée sans l'intervention de l'État et en l'absence d'une convention. Pour éviter les inconvénients du troc direct, tout homme prudent, après le premier établissement de la division du travail, a soin d'avoir, par-devers lui, en plus des produits de sa propre industrie, un bien susceptible d'être accepté, par tous, en paiement du produit de son travail. La monnaie est ce moyen de paiement. Comme la vente et l'achat ne sont pas simultanés, elle doit être un bien durable, stockable au moindre coût. Elle est aussi réserve de valeur. Un grand nombre de denrées peuvent servir de monnaie et furent utilisées à cette fin. Smith remarque, cependant, que, partout, les métaux précieux furent préférés aux autres biens parce qu'ils peuvent être facilement stockés et parce qu'ils sont aisément divisibles. Les institutions ne naissent pas, nécessairement, d'une action délibérée des hommes ; elles peuvent être l'effet d'actions qui visaient un tout autre dessein.

Si l'apparition de la monnaie peut être le résultat d'un processus spontané, sa transformation en argent monnayé est l'effet d'une intervention de la puissance publique. Les autorités politiques, en frappant les espèces, garantissent leur poids et leur teneur : elles évitent ainsi aux particuliers des opérations coûteuses et difficiles. Certes, le libéralisme de Smith est radical dans la mesure où, non seulement, il admet l'efficacité des mécanismes de marché, mais où il soutient, de surcroît, que les institutions nécessaires au fonctionnement de l'économie peuvent résulter d'un processus spontané plutôt que d'une volonté délibérée. Il reste, cependant, une place pour l'État. L'institution monétaire est un bien public ; il est légitime que l'État intervienne pour garantir le poids et la teneur des pièces.

1.3. Les principes de fonctionnement d'une économie marchande

Au contraire, Smith se montre hostile à l'intervention des autorités politiques dans l'allocation des ressources. Chaque individu en cherchant à donner à son capital l'emploi le plus rémunérateur lui donne le meilleur usage possible. « Certes, c'est son propre avantage qu'il a en vue, et pas celui de la société. Mais, la recherche de son propre avantage le conduit naturellement, ou plutôt nécessairement, à préférer l'emploi qui est le plus avantageux à la société... Et il est en ce cas, comme en bien d'autres, conduit par une main invisible pour faire avancer une fin que ne faisait point partie de son intention. » (Smith, 1776 : 510-3)

Cette métaphore est restée célèbre. On la cite le plus souvent pour illustrer l'efficacité des mécanismes de marché. Si chaque individu affecte les ressources dont il dispose pour en tirer le plus grand gain, l'allocation des facteurs qui en résulte est efficace. Smith justifie cette thèse en remarquant que, si chaque homme cherche à donner à son produit la plus grande valeur possible, le revenu total de la société est le plus grand possible. L'argument fut discuté : ce qui importe, ce n'est pas la valeur du produit mais plutôt les quantités produites. Mais Smith en l'avancé avait clairement posé le problème. Doit-on faire confiance au marché pour affecter les ressources entre leurs divers emplois ? Dans quelles circonstances, l'intervention de l'État s'avère-t-elle nécessaire ?

L'action de l'État est inefficace pour deux raisons. Le gouvernement ne dispose pas des informations nécessaires pour affecter les ressources. Mieux que l'autorité publique, les individus savent où investir leurs fonds pour en tirer le meilleur parti. L'homme d'État qui prétend expliquer aux hommes ce qu'ils doivent faire, est présomptueux car il ne sait pas ce qui doit être fait. Mais, il faut aussi mettre en doute l'idée qu'il recherche le bien commun. Smith fait plus volontiers confiance à ceux qui reconnaissent rechercher leur intérêt personnel qu'à ceux qui prétendent faire le bonheur des autres.

Smith met en évidence le rôle du marché dans la coordination de l'activité des agents. Puisque chaque individu cherche à tirer des ressources qu'il possède le plus grand gain possible, leur rémunération doit être, dans un système concurrentiel, la même dans les diverses activités. La mobilité des facteurs de production entre les diverses industries permet l'ajustement de la production à la demande. « La quantité de chaque denrée que l'industrie humaine peut soit acheter soit produire, se règle naturellement dans tout pays d'après la demande effective, ou d'après la demande de ceux qui sont prêts à payer toute la rente, le travail et les profits qui doivent être payés pour préparer la denrée et la mettre sur le marché. » (*Ibid.* : 488-9)

2. La théorie des prix

Smith construit son analyse autour de trois oppositions entre la valeur d'usage et la valeur d'échange, entre le prix de marché et le prix naturel, entre le prix nominal et le prix réel.

On emploie le terme de valeur dans deux sens différents. Parfois, il exprime l'utilité de ce bien ; on parlera, alors, de sa valeur d'usage. Tantôt, il désigne le pouvoir qu'a cette marchandise d'acheter d'autres biens. C'est ce que Smith appelle sa valeur

d'échange. Il souligne que les choses qui ont la plus grande valeur d'échange, ont souvent peu ou pas de valeur d'usage et que celles qui ont la plus grande valeur d'usage, ont souvent peu ou pas de valeur d'échange. Il donne des exemples. Rien n'est plus utile que l'eau. Mais, l'eau n'achète presque rien. Au contraire, le diamant n'a presque aucune valeur d'usage mais on peut souvent obtenir en l'échangeant, une très grande quantité de marchandise. Ce paradoxe avait été déjà souvent évoqué, notamment par Platon, Pufendorf, Grotius et John Law. Smith l'exploite, cependant, d'une façon curieuse. Implicitement, il en tire l'idée que l'on peut faire abstraction de la valeur d'usage du bien dans l'étude de sa valeur d'échange.

La distinction entre prix de marché et prix naturels permet à Smith d'expliquer l'ajustement de la production à la demande ; elle se présente aussi comme une synthèse entre les travaux qui expliquaient les prix par le rapport de l'offre à de la demande et les analyses, notamment celle de Cantillon, qui mettent l'accent sur la relation entre la valeur intrinsèque des choses et leur prix courant. La thèse de Smith évoque celle qu'avait adoptée Turgot (1767 : 266) en opposant la valeur fondamentale et la valeur vénale. « La valeur fondamentale est ce que la chose coûte à celui qui la vend, c'est-à-dire les frais de la matière première, intérêt des avances, salaires du travail et de l'industrie. La valeur vénale est le prix dont l'acheteur convient avec le vendeur. La valeur fondamentale est assez fixe et change beaucoup moins souvent la valeur vénale. Celle-ci ne se règle que sur le rapport de l'offre et de la demande ; elle varie selon les besoins, et souvent la seule opinion suffit pour y produire des secousses et des inégalités très considérables et très subites. Elle n'a pas une proportion nécessaire avec la valeur fondamentale, parce qu'elle dépend immédiatement d'un principe tout différent ; mais elle tend continuellement à s'en rapprocher, et ne peut guère s'en éloigner longtemps d'une manière permanente. Il est évident qu'elle ne peut rester longtemps au-dessous ; car dès qu'une denrée ne peut se vendre qu'à perte, on cesse de la faire produire jusqu'à ce que la rareté l'ait ramenée à un prix au-dessus de la valeur fondamentale. Ce prix ne peut être longtemps fort au-dessus de la valeur fondamentale, car le gros prix, offrant de gros profits, appellerait la denrée et ferait naître une vive concurrence entre les vendeurs. Or, l'effet naturel de cette concurrence serait de baisser les prix et de les rapprocher de la valeur fondamentale. »

Le prix nominal du bien est son prix monétaire : la quantité de monnaie que l'on donne pour la chose. Il varie pour deux raisons : parce que la valeur de la monnaie varie ou parce que les conditions de la production ou de la demande de la marchandise changent. Pour distinguer ces deux facteurs, Smith introduit la notion de prix réel. Si on mesure la valeur du bien non en monnaie mais dans un étalon invariable de valeur, on pourra isoler les causes intrinsèques à la marchandise qui affectent son prix.

2.1. Le prix naturel et les parties constituantes du prix des marchandises

Le prix naturel d'une certaine quantité d'un bien est le prix tout juste suffisant pour inciter les entreprises à la produire. En 1762, dans la première ébauche de *La Richesse des Nations*, Smith le réduisait à la rémunération du travail. Le prix naturel était le prix requis pour inciter les travailleurs à produire une certaine quantité d'un bien. Dans *La Richesse des Nations*, Smith inclut, dans les parties constituantes du prix des marchandises, les profits et les rentes. Le prix naturel est le prix qu'il faut payer, suivant leurs taux naturels, le fermage, les salaires et les profits.

Smith oppose deux types de sociétés. Dans cet état des sociétés qui précède l'accumulation du capital et l'appropriation de la terre, la totalité du produit revient au travail. Il n'y a ni profit, ni rente. Le prix relatif des biens est déterminé par la quantité de travail nécessaire pour les produire. « Si dans une nation de chasseurs... il coûte habituellement deux fois plus de travail pour tuer un castor que pour tuer un cerf, un castor devrait naturellement s'échanger contre deux cerfs et valoir deux cerfs. » (Smith, 1776 : 53) Smith sait que l'hétérogénéité du travail complique le problème mais il ne pense pas qu'elle remette en cause sa solution. Si un travail est plus difficile qu'un autre ou s'il exige plus d'habileté, il faut en tenir compte. Cette habileté est généralement acquise et la plus grande valeur du produit d'un travailleur qualifié n'est qu'une compensation raisonnable pour le temps dépensé à le former.

Smith confine cette théorie de la valeur travail aux seules sociétés primitives. Quand la terre est appropriée et quand un stock de capital s'est accumulé, la totalité du produit ne revient plus au travailleur ; il doit le partager avec le propriétaire foncier et le capitaliste. La quantité de travail nécessaire pour produire les marchandises n'est plus le seul élément qui intervient dans la détermination de la valeur. Les profits et les rentes deviennent des parties constituantes du prix des marchandises.

On peut considérer que les profits du capital ne sont qu'un nom que l'on donne à une espèce particulière de travail, le travail d'inspection et de direction. Contre cette thèse, Smith invoque deux arguments. Les profits sont proportionnels au capital qui a été avancé et non à l'importance du travail de direction. Souvent, les entreprises ne sont pas dirigées par leur propriétaire mais par un salarié. Sa rémunération mesure exactement la valeur du travail de surveillance et de direction. Les propriétaires du capital n'en attendent pas moins des profits proportionnels aux sommes qu'ils ont avancées. Le profit est un revenu spécifique différent de la rente et du salaire. C'est un coût qui doit être supporté pour que la marchandise soit produite.

On pourrait penser qu'une quatrième partie est nécessaire pour remplacer le fonds qu'a avancé l'entrepreneur, pour amortir les machines et payer les matières premières. Il n'en est rien car le prix de ces moyens de production se décompose lui-même en salaires, profits et rentes. Ainsi, le prix de tout bien se résout en dernière instance soit dans ces trois composantes soit dans l'une ou l'autre de ces trois parties et la valeur du produit annuel de la société se résout elle-même dans ces trois parties.

Les successeurs de Smith critiquèrent son analyse. Malthus remarqua que l'opposition entre sociétés primitives et sociétés avancées importe peu dans l'étude de la formation des prix. La rente et les profits sont des revenus « fonctionnels » qui existent indépendamment de la personne qui détient la terre et le capital : l'artisan qui possède ses machines et ses outils doit recevoir une rémunération pour le capital qu'il a investi dans son affaire. Si n'en était autrement, il préférerait investir ses fonds dans une autre activité. La théorie de la valeur travail ne s'applique pas mieux dans les sociétés primitives que dans les sociétés développées.

Smith considère la rente comme une partie constituante du prix des marchandises. Cependant, il remarque « que la rente entre dans la composition du prix des denrées d'une façon différente des salaires et des profits. Des salaires et profits hauts ou bas sont les causes d'un prix haut ou bas ; une rente forte ou faible en est l'effet. C'est parce qu'il faut payer de hauts ou de bas salaires et profits pour mettre une

denrée particulière sur le marché que son prix est haut ou bas. Mais c'est parce que son prix est haut ou bas, beaucoup, guère ou pas plus que suffisant pour payer ces salaires et ces profits, qu'il procure une forte ou une faible rente, ou qu'il n'en procure pas du tout. » (Smith, 1776 : 171)

Ricardo critiqua vivement cette thèse. La rente que paie le fermier, est, selon lui, un revenu différentiel égal à la différence entre le coût de production sur la terre la moins fertile et le coût sur la terre qu'il loue. Le prix doit couvrir les frais qu'entraîne la production du bien dans les circonstances les plus défavorables car si le prix ne couvrirait pas les coûts, la terre ne serait pas mise en culture. Le prix naturel est le coût de production sur la terre marginale, c'est-à-dire sur la terre qui ne paie pas de rente. La rente n'est pas une partie constituante du prix des marchandises.

La présentation de Smith n'est pas sans avantage et certains économistes, notamment Marshall, y sont restés attachés. Elle respecte l'intuition. La rente que le fermier paie au propriétaire de la terre, est bien, pour lui, un coût. Cependant, elle n'entre pas dans le prix des marchandises de la même façon que les salaires et les profits. Elle n'est qu'un pur coût d'opportunité alors que les salaires et les profits sont des coûts réels. La fiscalité permet de distinguer ces deux types de coût. Imaginons que les salaires reçus par les travailleurs soient taxés. Si les salaires nets diminuent, l'offre de travail se réduira. La baisse de la production induira une hausse des prix qui incitera les entreprises à augmenter la production et l'emploi. Pour qu'il retrouve son niveau antérieur, il faudrait que les salaires avant impôt augmentent. Supposons maintenant que la rente reçue par le propriétaire foncier est imposée. Comme la terre est une ressource naturelle, la quantité qui en est disponible, restera la même. Le propriétaire foncier ne pourra pas répercuter l'impôt sur son fermier. Le coût de production restera inchangé. La différence entre la terre, d'une part, le travail et le capital, d'autre part, est claire. La terre est une ressource naturelle : la quantité qui en est offerte ne dépend pas de la rente. Le travail et le capital sont produits, si la rémunération qu'ils reçoivent diminue, la quantité qui en est offerte diminuera.

2.2. *Prix naturel et prix de marché*

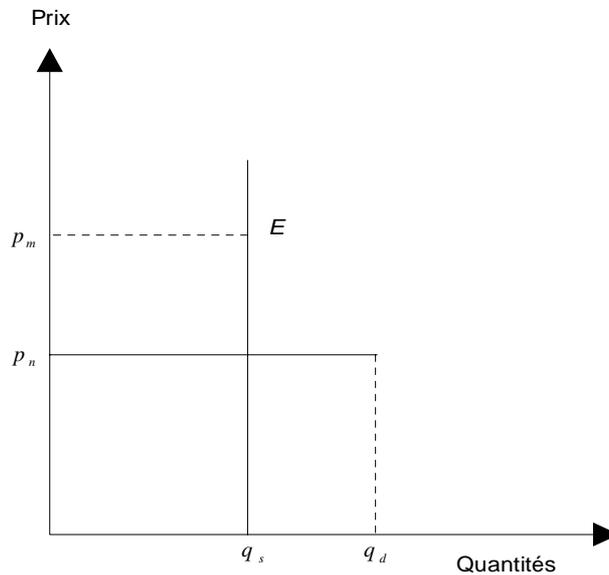
Le prix effectif auquel une marchandise est vendue est son prix de marché. Il peut être égal, inférieur ou supérieur à son prix naturel. Il est déterminé par le rapport entre la quantité qui est apportée sur le marché et la demande du produit.

Si la quantité offerte, q_s , est inférieure à la demande effective, q_d , certains des hommes qui sont disposés à payer la marchandise à son prix naturel, p_n , ne peuvent pas acquérir la quantité de biens qu'ils désirent. Plutôt que de manquer, certains d'entre eux sont disposés à donner plus d'argent. Une concurrence s'instaure entre eux et le prix de marché excède le prix naturel. La différence entre le prix de marché et le prix naturel est d'autant plus forte que la demande excédentaire était importante. Elle dépend de la richesse des concurrents et de la nature de la marchandise.

On peut interpréter le texte de Smith en utilisant les notions de fonction d'offre et de demande. Les arguments qu'il développe n'exigent pas cependant de recourir à une idée : la demande effective est simplement la quantité demandée par les individus qui sont prêts à payer le bien à son prix naturel. Ce prix naturel dépend certainement de la quantité produite mais peu nous importe ici. Le raisonnement de Smith s'appuie sur

l'idée que si, au prix p_n , la demande excède l'offre, le prix de marché sera supérieur à p_n .

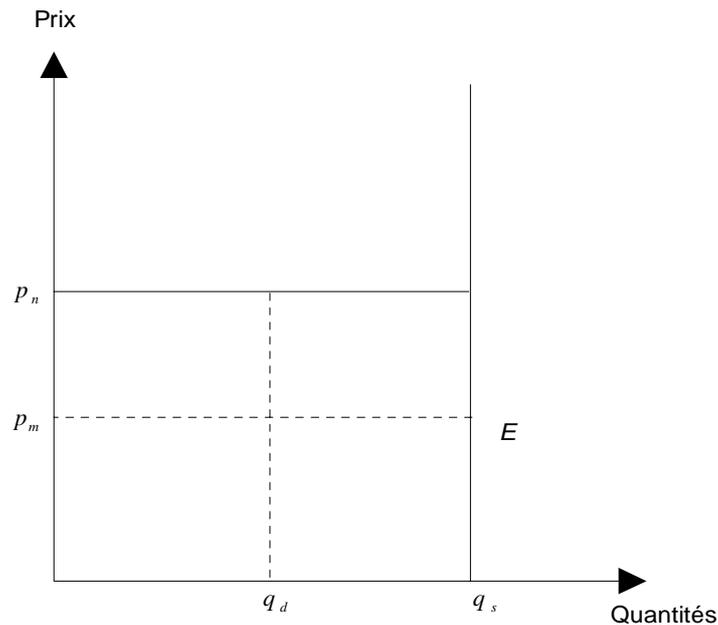
Figure 1.1 : Prix de marché et prix naturel, le cas où la demande excède l'offre



Soit q_s la quantité du bien qui est disponible sur le marché et soit p_n son prix naturel. Si la quantité demandée à ce prix, q_d , excède la quantité offerte, le prix de marché, p_m , excède le prix naturel.

Quand la quantité offerte sur le marché excède la demande effective, elle ne peut pas être vendue à des acheteurs disposés à payer ce bien à son prix naturel. Elle doit donc être acquise par des individus qui sont disposés à la payer moins. Le prix du marché tombe en dessous de son prix naturel. L'importance de l'écart dépend en particulier des possibilités de stockage du bien dont l'offre est excédentaire.

Figure 1. 2 : Prix de marché et prix naturel, le cas où l'offre excède la demande



Soit q_s la quantité du bien disponible sur le marché. Le coût unitaire de cette quantité est p_n . Si la demande de ce bien à ce prix, q_d , est inférieure à la quantité offerte, le prix de marché, p_m , est inférieur au prix naturel.

Le mécanisme de gravitation permet à la quantité produite de s'ajuster à la quantité demandée. Si l'offre d'un bien excède sa demande effective, certains des facteurs de production ne peuvent pas être payés à leur taux naturel. Ils quittent, alors, cette activité pour se diriger vers un secteur où ils peuvent espérer des gains plus élevés. La production diminue jusqu'à ce qu'elle soit suffisante pour satisfaire la demande. Si, au contraire, la quantité qui a été amenée au marché ne suffit pas pour satisfaire la demande effective, le prix excède son niveau naturel. Les gains de certains des facteurs dépassent leur niveau naturel. Cette hausse des rémunérations attire des travailleurs ou des capitaux qui étaient jusqu'alors employés à d'autres fins. La production augmente et le prix revient à son niveau naturel.

La « gravitation » est l'élément central de la théorie smithienne des prix car elle suggère que la production s'adapte à la demande effective. L'ajustement peut être perturbé par une série de facteurs. Dans certaines activités, une même quantité de facteurs donne, selon les années, une quantité très différente de produits. Le prix de marché subit d'amples fluctuations et ne tend vers son niveau naturel qu'en moyenne. L'absence d'information et l'existence de secrets de fabrication expliquent pourquoi, dans certaines industries, le prix de marché se maintient de façon durable au-dessus du prix naturel. L'existence de monopoles naturels permet à ceux qui en bénéficient de maintenir un prix supérieur au prix naturel. Mais, Smith est convaincu que les dispositions réglementaires, l'existence des corporations, les règles de l'apprentissage sont les freins les plus importants à la mobilité des facteurs de production. Ce sont ces obstacles qu'il faut supprimer.

2.3. *Le travail comme étalon de valeur*

La question de la mesure de la valeur est, à la fois, théorique et pratique. Quand on raisonne sur un modèle où le numéraire est arbitraire, on peut se demander si le choix de tel ou tel étalon ne simplifie pas l'exposé d'un problème. On peut aussi, quand on mène une étude empirique, chercher un numéraire qui permette de comparer le prix des marchandises dans des pays différents ou d'interpréter une série chronologique. La difficulté est que la valeur est, toujours, relative. Quand on observe que la valeur d'un bien augmente, on souhaite savoir si cette évolution s'explique par les conditions spécifiques à ce bien ou si elle est due à des facteurs qui ont affecté la valeur du bien qui joue le rôle d'étalon de mesure. En d'autres termes, quand on observe une hausse du prix du pain, on peut se demander si sa valeur a augmenté ou si le pouvoir d'achat de la monnaie a diminué.

Quand l'argent est devenu le moyen de paiement habituel, chaque marchandise particulière est plus souvent échangée contre de la monnaie que contre toute autre marchandise. L'habitude s'est donc établie d'estimer la valeur des biens par la quantité de monnaie contre laquelle ils s'échangent. Smith qualifie de prix nominal des denrées, leur prix monétaire. Cet usage nous est resté. Cependant la valeur de l'or et de l'argent, comme celle des autres marchandises, varie. Elle dépend, en particulier, de la fertilité des mines qui sont exploitées ; la découverte de nouveaux gisements en Amérique au 16^{ème} siècle s'est accompagnée d'une baisse considérable de la valeur de la monnaie. La monnaie ne peut être considérée comme un étalon invariable de valeur. « Une denrée, qui elle-même varie continuellement dans sa valeur, ne peut jamais être une mesure de la valeur d'autres denrées. » (Smith, 1776 : 36)

Smith soutient que le travail ne varie jamais dans sa valeur. Le prix réel d'une marchandise est la quantité de travail que le propriétaire de ce bien peut, en le cédant, acheter ou « commander », c'est le rapport de son prix monétaire au taux de salaire monétaire :

$$\text{Prix réel} = \frac{\text{Prix monétaire}}{\text{Taux de salaire monétaire}}$$

Il s'interprète comme la durée du travail qu'un individu payé au taux de salaire de référence doit effectuer pour acquérir le bien.

Smith justifie ce choix par deux arguments. Un homme est riche ou pauvre selon la quantité de biens utiles ou agréables qu'il peut acquérir. Mais, dans une économie marchande, il ne produit qu'une faible fraction des denrées dont il a besoin. Ce que coûte réellement un bien pour celui qui l'achète est le temps de travail qu'il doit effectuer pour l'acquérir. Ce que vaut réellement un bien pour celui qui le possède, c'est la quantité de travail qu'il pourra rejeter sur les autres en le vendant. Quand l'on veut comparer la valeur d'un bien aujourd'hui et il y a un siècle, quand on veut comparer la valeur d'un bien en France et en Chine, la manière la plus exacte de faire est de diviser son prix monétaire par le taux de salaire monétaire. Si on considère le prix monétaire, disons d'une chemise, il semble plus faible en Chine qu'en France. C'est précisément pour cette raison que les Français importent des chemises qui sont fabriquées en Chine. Cependant, divisons le prix d'une chemise fabriquée en Chine par le taux de salaire qui prévaut dans ce pays et réalisons la même opération pour la France. Alors, il apparaît

que son prix réel, au sens de Smith, est plus élevé en Chine qu'en France. En d'autres termes, un Chinois pour acheter une chemise doit travailler plus longtemps qu'un Français. La notion de prix réel, telle que Smith la définit, a un sens analytique et peut être éclairante dans des études empiriques.

Le taux de salaire monétaire n'est pas fixe et la quantité de biens que peut acheter une quantité donnée de travail varie. Smith soutient, cependant, que le travail, seul, ne varie jamais dans sa propre valeur. Chaque quantité de travail, dans tous les temps et dans tous les lieux, est toujours d'une égale valeur pour le travailleur. Elle représente, toujours, le même sacrifice de son bien-être, de sa liberté et de son bonheur. Quand le taux de salaire varie, quand par exemple il augmente, quand ce salaire permet d'acheter davantage de marchandises, Smith soutient que c'est le prix des marchandises qui diminue puisque le sacrifice que doit consentir le travailleur pour les acquérir diminue.

Conclusion

Dans l'analyse que fait Smith de la formation des prix, l'élément le plus nouveau et le plus original est la théorie de la gravitation. Il fait progresser de façon décisive l'étude du mécanisme d'ajustement. Il fournit ainsi aux idées libérales un fondement théorique. C'est aussi sur ce point que son influence fut la plus notable. La plupart des classiques, même Ricardo d'habitude si critique, adoptèrent ses conclusions et se bornèrent à paraphraser le texte de *La Richesse des Nations*. Quand l'influence des classiques s'estompa à la fin du 19^{ème} siècle, l'idée fut reprise et réinterprétée en particulier dans l'opposition que faisait Marshall entre les équilibres de courte et de longue période.

Smith s'intéresse, avant tout, à l'évolution des prix dans une économie en croissance. Son analyse de la division du travail a, de ce point de vue, deux implications importantes. Une augmentation de la demande, même si elle accroît, d'abord, les prix entraîne, à la longue, leur baisse : l'augmentation de la production permet, en effet, aux producteurs de tirer bénéfice de la division du travail et de réduire les coûts. Toutefois, ce phénomène est moins marqué dans l'agriculture. La productivité du travail y augmente plus lentement. La croissance s'accompagne d'une réduction du prix relatif des produits manufacturés par rapport aux prix agricoles.

